Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 55 (1917)
Heft: 14

Artikel: Kyrielles : [suite]
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-212981

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

guegnî de l'autro côté dâi baragne de noutron paï et dessuvî lè dzein que lâi sant, farâi-vo pas bin mî d'itre po coumeincî dâi dzein de tsi no, de Cossalle, de Penâ, dau Man, de Tiully, mîmameint de Bîman se faut, mâ que vo sèyî dâi bon Vaudois, et pu dâi bon Fribordzâi, âo bin dâi z'autro canton... Et pu, vo, lè gros, Waldemanne et lè z'autro précant, porquie voliâi-vo tot coumandâ et tot maîtrèyî avoué voûtrè *pleins pouvoirs* quemet vo lâi dite. Sèdevo pas laissî io lè clli l'impoût fèdèrat que vo voudrâi bin refère tote lè z'annâiê, et voutron impoût su lo taba. L'è quemet voutrâ conveinchon dau Gotâ que lâi foudrâi âo diabllio. Et pu, na pas baillî voutrè pe balle bîte, voutrè grôche z'armaille, âi z'étrandzî, gardâ lè por vo. Vo n'ein âi pas trau : gardâ voutrè modze tsi vo et medzî voutrou bûro vo mîmo.

Et quand ti clliau que l'ètant quie l'oïessant tote clliau boune parole, lè get lau plliorâvant et quand l'ant oïu oncora Nicolas que lau disâi : « Gardâ voutrè modze tsi vo et medzî voutron bûro vo mîmo », n'ant pas mé pu lau teni, l'ant refé la paix et l'ant sounâ tote lè clliotse. La demeindze d'aprî, ti lè menistre l'ant fé on prîdzo su clli refrain : « Gardâ voutrè modze tsi vo et medzî voutrou bûro vo mîmo. » Et tote lè dzein l'ant bramâ : « Vive Nicolas de Flue ! Respet por lî ! »

MARC A LOUIS.

A PROPOS DU GÉNÉRAL DE WEISS

L'AUTRE jour j'ai rencontré mon excellent ami Charles Jaton des Monts de Pully, l'éditeur d'un almanach qui ne manque pas de charme et dont nous refeuilletons volontiers la collection. Il paraît — d'après ce qu'il m'a dit — que mes articles du *Conteur* au sujet de la révolution vaudoise contiennent une grave erreur. J'ai parlé du « belliqueux » de Weiss tandis qu'il fallait dire le « pacifique » de Weiss. Humilié, je suis retourné aux sources, parce qu'il est toujours préférable de tenir compte d'une objection et même de reconnaître qu'on s'est trompé. Vous devinez que je n'en ferai rien ! Que voulez-vous ! l'homme est ainsi fait que lorsque sa cervelle lui prépare une opinion, il veille sur celle-ci comme sur son être le plus cher et ne la lâche plus d'une semelle à moins que ce ne soit là son bon plaisir. Vous avez commis une gaffe ! Mais il y a mille moyens de démontrer que c'est une merveille.

Donc le général François-Rodolphe de Weiss fut un pacifique. Nous savions déjà qu'il faisait des vers, occupation peu révolutionnaire à moins que ce soient des Iambes ou des Blasphèmes. Sauf erreur, le militaire auquel les Bernois confièrent la mission de.... disons, pour rester dans la Stimmung, d'amadouer les Vaudois, avait écrit une chanson dont le motto équivalait à cette formule volontiers baillivale : « Où peut-on être mieux qu'ici ». F.-R. de Weiss était-il un pince-sans-rire ? Nous ne le pensons pas. Nous croyons plutôt qu'il était foncièrement gai et prêt à se fendre en quatre pour ne faire nulle peine, même légère, à personne. Quand on est doué d'un pareil tempérament, il y a beaucoup de chance pour être taxé d'homme sans principes par une meute de mécontents qui sont pour la manière forte. Et alors on essaie de sortir de son naturel. C'est peut-être l'accident qui est arrivé au brave de Weiss. Car enfin, de deux choses l'une, ou l'histoire est une blague ou c'est un fait. Oui ou non, avais-je le droit de dire le « belliqueux » de Weiss plutôt que le « pacifique » de Weiss ? Je ferai tout d'abord remarquer à mon ami Jaton qu'il y a une différence sensible entre « belliqueux » et « sanguinaire ». Oh ! si j'avais prétendu que ce sympathique noble Bernois fût en réalité un homme sans cœur, un soldat sans scrupules, et un amateur de combats à l'épée, c'eût été plus que de l'exagération, mais mon dessein n'était pas si noir. Je faisais simplement allusion à une circonstance connue. Quand Berne vit que décidément les vaudois faisaient mine de ne plus vouloir se contenter des proclamations où on les adjurait en termes émus de rester fidèles à un gouvernement paternel qui avait construit de belles routes et avait offert à ses « sujets » une vie relativement facile ; quand Berne, dis-je, vit cela, il choisit l'un des siens pour faire entendre sa voix et ramener les égarés à la raison. Si vraiment de Weiss avait été un pacifique, est-ce qu'il aurait accepté une mission qu'il devait savoir toute militaire et non idyllique ! En tout cas les apparences furent contre lui. Il suffit, pour s'en convaincre, de relire les termes de la mise en demeure qu'il adressa de son quartier-général aux timides révolutionnaires :

« ..Vous répondrez sur vos têtes envers le souverain et envers ce peuple que vous dirigez si dangereusement, écrit-il le 17 janvier 1798 au Comité de Réunion, de toute part que vous pourriez prendre à cette entreprise (projet de s'emparer du château de Lausanne) et de toutes suites funestes qu'elle entraînerait probablement... »

Il est vrai que de Weiss « invite très amicalement » le Comité à ne le juger que sur « ses principes connus » et à se rappeler même « la bienveillance marquante de l'autorité externe » (la France) dont les Vaudois recherchent l'appui.

Louis Cassat répond au nom du Comité :

« Notre étonnement, M. le général, à la lecture de votre lettre, n'a pu être égalé que par notre indignation. Des menaces seront-elles donc toujours la réponse qu'obtiendront des réclamations aussi justes que modérées... Et c'est vous, M. le général, qui, du haut de votre donjon de Lucens, donnerez le signal du carnage et allumerez les flambeaux de la guerre civile » !

Sous l'impression de cet échange de propos, nous avons en somme symbolisé l'esprit « belliqueux » — ne serait-ce pas un euphémisme — des Bernois en la personne de leur général qui, nous en convenons, eût préféré qu'on lui laissât la paix. Mais un militaire s'expose à de fâcheuses contradictions quand, après avoir courtisé les Muses, il ne connaît plus que le service de Mars.

Que le lecteur nous pardonne ce débat byzantin. On peut être admirateur de Ferdinand de Rovéréa et de ses Mémoires et vivre dans la persuasion que le régime bernois ne fut à tout prendre pas si mauvais qu'on a voulu le dire, que les événements de 1798 ont fauché des illusions et non seulement apporté aux Vaudois leur indépendance ; mais que le général de Weiss ait été pacifique ou belliqueux, c'est maintenant le cadet de nos soucis. Voilà plus d'un siècle qu'il est parti du château de Lucens, et sans rancune, puisqu'il a eu chez nous, à Lausanne même, des descendants de joyeuse humeur.

L. MOGEON.

REMEMBRANCES D'ANTAN

Bois de réglisse

Les souvenirs d'enfan-an-ce
Ne s'effa-a-cent jamais.

UN des plaisirs les plus vifs des gamins de la seconde moitié du XIXe siècle était de machouiller du *bois de réglisse*, soit *bois doux*. Ça ne coûtait pas cher ; pour cinq centimes, pour *cinque*, on pouvait s'en passer largement l'envie.

L'arbrisseau qui produit ce bois sucré croît dans l'Europe méridionale, mais on en trouve aussi chez nous : nous en connaissons des exemplaires dans des jardins d'Arrissoules au district d'Yverdon et à Correvon au district de Moudon.

Mon ami Eugène qui est professeur de botanique, l'appelle *glycerrhysa glabra*, les apothicaires le dénomment *radix léquiritiae* et nous autres gamins nous disions tout simplement : bois de *réguelisse*, de *rogalisse* ou encore de *régalisse*... parce qu'on s'en régalait.

Comme les cure-dents, ça ne se mange pas, ça se suce, ça se mordille, ça se machouille, tant est si bien qu'au bout d'un certain temps, ce bois sucré mordillé, machouillé, tout en laissant dans la bouche une saveur sucrée des plus agréable, prend la forme d'un pinceau. Et ce pinceau nous le pourléchions avec componction. Quand nous étions rassasié de savourer, nous mettions le bois en poche, avec nos *nius*, à moins que nous ne le prêtions, pour un moment, à un ami, car on avait toujours des amis quand on était l'heureux propriétaire d'un morceau de bois doux et l'on ne craignait pas la tuberculose par contagion, en cet heureux temps.

Les enfants d'Arrissoules et de Correvon mâchent le bois de réglisse à l'état frais et l'estiment d'autant meilleur qu'il ne leur coûte rien.

L'on sait que le jus de réglisse (le Bæredreck de nos chers et fidèles Confédérés) n'est qu'une décoction concentrée de bois de réglisse.

On pouvait jadis s'offrir pour la modique somme de un centime pièce, des petits bâtonnets de jus.

Et ce jus de réglisse
Faisait vraiment nos délices.

Mais je constate avec effroi, que comme M. Jourdain faisait de la prose, je fais un distique sans m'en apercevoir. C'est un avertissement pour moi qu'il est temps de mettre un point final à ma longue prose et vous m'excuserez, mon esprit, je veux dire mon jugement, a fait comme le reste, il a sensiblement baissé avec l'âge. Encore le temps de vous dire que si j'ai un moment lucide, je vous commettrai une nouvelle épitre sur : *l'écu de jus* et je signe :

MÉRINE.

LA CARTA DE VIN.

Velâ-lé-Voirgnô, mars 1917.

A ces monsus d'aô *Conteu Vaudois*.

L'aî ya adi daô pliési à liaîne lé z'histoires inpatoi que vo no racontâdé toté lé senannés din voutron papaî, et surtôt cliauque dé Marc à Louis.

Ora, deçando passa, in dévezin d'aî carté que l'ai ya et cliace que foudraî, Marc à Louis n'a pas aôbliâ cliaque d'aô vin ! Et bin ! paô sû que n'araî jamé peinsa dître asse vito atiuta, kâ ye vo z'invouïo inque, por vo la montrâ, et à Marc assebin, onna carta dé vin que noutré z'autoritâ dè Velâ-lé-Voirgnô, vignan d'établi por la mettre in route aô maî d'avril que vint, et que fâ que tzacon, du lou taupi, tant qu'aô menistre, mimameint lou sindique, ne porrant baîre aô cabaret dé coumouna, que dou déci per dzo, sauf la demeindze que l'aran draî à dou yadzo traî déci, kâ foudra bin que passéiant laô tin, tandu que laô fénné saran in train dé barjaquâ in bévecin lou thé, ôbin lou café à l'îdie,... cein sucrô !

Ora, n'allâ pâ dere que lé mé que vo z'é tot cein raconta, on mé faraî passa por on redzipet !

A vô revaîre, a on autro yadzo !

Djan Bliesson.

* * *

La *carte de vin* à laquelle fait allusion notre correspondant et dont il a bien voulu nous envoyer un exemplaire, porte, comme entête, « l'écusson vaudois, à gauche, et, à droite, les mots :

Carte de vin blanc pour une personne.

Nom (ici le nom du titulaire).

Au-dessous, deux coupons de trois décilitres chacun, pour le dimanche ; puis six autres coupons de deux décilitres chacun, pour les six autres jours de la semaine.

Bien des personnes, sans doute, en auront reçu dimanche un exemplaire.

C'était le 1er avril.

KYRIELLES

V

Pour mettre un terme à la série des kyrielles car il faut une fin à tout, en voici quelques-unes

encore, qu'un de nos lecteurs veut bien nous communiquer.

C'est un beau Château,
Va-t'en ville, en ville en ville,
C'est un beau Château
Va-t'en ville, ville et Vaux.

Le nôtre est bien plus beau
Va-t'en ville, en ville, en ville
Le nôtre est bien plus beau
Va-t'en ville, en ville et Vaux.

Laquelle prendrez-vous
De ces jeunes demoiselles
La plus belle du rond
Qui s'appelle, qui s'appelle
La plus belle du rond
Qui s'appelle. *(Ici le nom que l'on désigne)*

* * *

Mademoiselle on me parle de vous
On me dit que vous aimez l'amour
Puisque l'amour vous aimez
Dans la danse vous entrerez
Faites-y la révérence
La Cabriole en conséquence
Faites un tour, demi tour
Embrassez tous vos amours.

* * *

Ainsi, font font font
Les jolies Marionnettes
Ainsi font font font
Trois petits tours et puis s'en vont.
Mettez les poings de côtés
Marion, marion, Marionnettes,
Mettez les poings de côtés
Marionnettes pour danser
Ainsi font, etc. etc.

* * *

Allons à Lyon
Chercher des bonbons
Pour mon père pour ma mère
Tire, boudin, tire boudine.

* * *

Et celles-ci, que nous devons à l'obligeance d'une lectrice fidèle, qui signe : « Une octogénaire »

Un petit prêtre sortant du paradis
Sa bouteille pleine jusqu'à demain jeudi
Clarinons, clarinettes
Ses souliers font des lunettes
Un, deux, trois,
Va manger des pois.

* * *

J'ai rencontré une jeune Allemande
Qui tortillait ses jambes
Embrassait ses genoux
Et divertissons nous

* * *

Trois petits pots bouillissant au feu
Un de ces pots, dit à le pot
Ote le pot de vers le pot
Car si le pot touche le pot
Il cassera le petit pot.

* * *

Un petit chien pendu
Au bout d'un clocher
Coupons lui les pattes
On lui verra les os*ses*.

* * *

Trente-et une — Cési la lune
Trente-deux — Cési le feu
Trente-trois — Cési la croix
Trente-quatre — Cési la face
Trente-cinq — Cési la fin
Trente-six — Cési fini
Trente-sept — Cési la fourchette
Trente-huit — Cési la marmite
Trente-neuf — Cési le gros bœufff.

* * *

Un tapissier tapissait un tapis.
Un passant passa sur le tapis qu'il
Tapissait — le tapissier qui tapissant
Le tapis lui dit ne passe pas sur le
Le tapis que jetapisse.

* * *

Mon père a fait bâtir maison
Petit bonnet blanc bonnet
Petit bonnet tout rond
Il l'a fait bâtir sur trois carrons
Petit bonnet blanc bonnet
Ah ! ah ! petit bonnet blanc bonnet
Ah ! ah ! petit bonnet tout rond

Mon père faites-moi un don
Petit bonnet blanc bonnet
Petit bonnet tout rond
De me donner notre maison
Petit bonnet . . . . . .
Petit . . . . . .
Ah ! ah ! . . . ah ! ah !

Ma fille promettez-moi donc
Petit . . .
Petit . . .
De ne jamais aimer garçon
Petit bonnet
Ah ! ah ! ah ! ah !

J'aimerais mieux que les maisons
Petit bonnet
Petit bonnet
Fussent en cendres et en charbons
Petit
Petit ah ! ah !

Que de ne jamais aimer garçons
Petit
Petit ah ! ah !

Et, maintenant, tous nos remerciements aux aimables lectrices et lecteurs qui ont bien voulu faire bénéficier le *Conteur* des trésors de leurs souvenirs.

FEUILLETON DU « CONTEUR VAUDOIS »

L'HOMME SAUVAGE [1]

Il était une heure lorsqu'il sortit en titubant du café. Il monta péniblement la rue de Bourg et prit machinalement la route de Lutry, son village. Au bout d'une demi-heure de marche dans l'obscurité d'une nuit sans étoiles et sans lune, il alla cogner contre une grande voiture qui barrait la route.

C'était la roulotte d'une ménagerie ambulante, d'une de ses ménageries de rien du tout, où l'on exhile aux yeux des naïves populations rurales quelques loups pelés et malades, de vieux perroquets chassieux, parfois un ours et un homme sauvage, un homme des bois falsifié, — un homme comme vous et moi, qu'on revêt d'une peau de bête comme le citoyen qui fait l'ours dans les cortèges officiels de Berne.

Pache lâcha un juron énergique, et une voix plus énergique que la sienne, une voix de tonnerre, demanda : « Qui va là ? »

— Hé, hé ! répondit Pache, c'est moi, parbleu, Jean-Louis... Nom de nom ! On a bu une goutte, mais on est honnête.... Attendez-voir que je fasse de la lumière...

Il esseya de chercher sa boîte d'allumettes, mais il ne parvint pas à la retrouver. L'effort auquel il se livra pour explorer le fond de sa poche lui fit perdre l'équilibre, et il s'étendit de son long sur la route, où il ne tarda pas à s'endormir comme une marmotte.

Quand il se réveilla, il ouvrit des yeux comme le poing ; il était couché et enfermé dans une petite boîte carrée où l'air ne pénétrait que par une haute et étroite lucarne ; et la petite boîte roulait, roulait sans s'arrêter... Où était-il ? Il se le demandait avec anxiété. Dans une prison ou un cabanon ? Une prison, un cabanon, ne marchent pas. Il entendait des roues qui grinçaient, et aussi des cris étranges de bêtes qui lui faisaient peur. Et il ne se souvenait de rien depuis qu'il était tombé sur la route en voulant chercher ses allumettes.

Au bout de longues heures, d'heures interminables et angoissantes, la voiture cellulaire s'arrêta ; et Pache se mit à crier et à hurler en cognant contre les parois de sa prison. Il entendit une voix interroger : « Qui pousse ces cris ? » Une autre voix, la voix de tonnerre, répondit : « C'est l'homme sauvage ! » Et tout retomba dans le silence. Il n'y comprenait rien. Lui, bon bourgeois de Lutry, honnête paysan, enrichi tout d'un coup par un héritage inespéré — c'était lui qu'on désignait comme un homme sauvage ! Et à qui parlait-on ? Tout se brouillait dans son cerveau. Il se demandait s'il n'était pas devenu fou...

* * *

On lui passa à manger par la lucarne ; et malgré ses cris, ses appels, ses supplications, on ne lui répondait pas. Enfin, au bout du troisième jour, sa prison roulante s'arrêta, et Pache fut retiré de sa cellule par un homme maigre, à l'œil méchant, qui tenait un fouet dans sa main, et qui lui dit : « Je suis le directeur de la ménagerie qui commencera demain ses représentations sur la grande place de Domo. Je vous ai sauvé la vie en vous enlevant du milieu de la route où, saoul comme quatre Polonais, vous vous étiez couché et endormi. Vous auriez été infailliblement écrasé par la première voiture qui fût passée. Vous me devez donc de la reconnaissance, et je vous demande de bien vouloir, pendant quelque temps, remplacer l'homme de ma ménagerie, qui s'est enfui avec une sommelière de Payerne. Il reviendra ou nous le rattrapperons. Voici la peau de bête que vous mettrez sur la vôtre et qui ne fera pas double emploi, car vous m'avez l'air intelligent. Afin de compléter l'illusion des imbéciles qui forment notre public, vous pousserez de temps en temps des cris dans votre patois : on le prendra pour le langage des grands singes. »

Il était inutile de discuter et de se lamenter. Pache dut se résigner à faire l'homme sauvage.

Le lendemain soir, après avoir bien dîné, il endossa docilement la peau de chien à longs poils noirs qu'on lui laça derrière le dos, et il se prêta à un maquillage qui transforma son visage de chrétien en véritable figure de singe, homme des bois. On lui mit un collier de noix de coco autour du cou et on surmonta sa coiffure relevée en pointe d'une magnifique queue de coq ; on lui attacha encore une serviette autour du ventre, puis on l'arma d'une massue et on le poussa dans une cage aux barreaux de fer, qu'éclairait un bec de gaz.

Pache remplit son rôle consciencieusement : il fit des grimaces qui eurent un grand succès de rire. Les enfants lui jetèrent des figues et des pommes, mais les jeunes filles lui tirèrent la langue, car il était hideusement laid avec sa perruque et sa barbe de crin.

Parmi les spectateurs se trouvaient des employés de la douane suisse de Domo, des Vaudois qui furent très surpris d'entendre l'« homme sauvage » parler le patois du canton de Vaud.

Pache criait en patois :

« Je suis citoyen de Cully ! Délivrez-moi ! Je n'ai jamais été un singe ! »

Un dialogue s'établit entre Pache et les Suisses qui, après avoir écouté le récit de son aventure, lui promirent de le délivrer.

Fou de joie, Pache se mit alors à danser et à chanter ; faisant tournoyer sa massue au-dessus de sa tête, il hurlait : *Viva lé Vaudé*, Vivent les Vaudois ! Et vive la Suisse ! Et cré nom de nom, vive la liberté et la Confédération !

Le propriétaire de la ménagerie le remercia d'avoir si bien rempli son rôle ; il n'avait jamais eu d'homme sauvage d'un si bel entrain. Mais la joie est courte en ce monde : le lendemain matin, un gendarme vint faire mettre en liberté le meilleur des hommes des bois.

Pache rentra chez lui par l'express, avec son gilet à fleurs, son chapeau aux longs poils luisants et son parapluie de coton. Les journaux racontèrent son histoire et on le surnomma pour le reste de sa vie « l'homme sauvage ».

Il n'osa plus jamais aller au café Morand et se fit abstinent.

Victor Tissot.

1 Notre concitoyen Victor Tissot vient de réunir en un volume du *Roman romand* (60 cent. Payot et Cie éditeurs) et sous le titre de : *Les Cygnes du Lac-Noir* des nouvelles et des récits qui datent de sa jeunesse et qui se passent dans la Gruyère et le canton de Vaud. C'est à ce recueil si intéressant que nous empruntons *L'homme sauvage*.

Grand Théâtre. — Entre deux numéros du *Conteur*, c'est à dire en une semaine, le Théâtre a réalisé un de ses succès les plus incontestables et les plus mérités. Et, fait à noter, ce succès était accommodé à la sauce de guerre. On sait ce que cela veut dire. Mise en scène des plus sommaires ; pas de grands frais de décors, pas de ballets, pas de costumes éblouissants ; pour orchestre, un piano. L'esprit des auteurs, MM. Hayward et Paul Tapie, deux récidivistes en ce genre, le talent et la grâce des interprètes ont suppléé, et comment, à tous ces hors d'œuvre, desquels, depuis quelques années, on semblait par trop faire dépendre le succès. Que diable ! le cadre ne fait pas toujours le tableau.

Ah ! mais c'est le moment de dire que c'est de la revue : *Conformément à nos plans !* que nous parlons.

* * *

Jeudi prochain, ouverture de la *Saison d'opérette*. La troupe et l'orchestre sont excellents, les actrices des plus séduisantes, le répertoire fort alléchant, varié et nouveau. Comme début : *Quaker Girl* (La Petite Quaker), une opérette anglaise à spectacle, en 3 actes.

Comédie (*Kursaal*). — Prochains spectacles :

Lundi de Pâques en matinée, à 2 h. 30 et en soirée à 8 h. 15 : *Le Vieux Marcheur*, comédie en 5 actes de Lavedan, le grand succès comique du Théâtre des Variétés, avec le concours de toute la troupe de comédie, nombreuse figuration, musique de scène etc...

Le même spectacle sera donné mardi 10, mercredi 11, et jeudi 12 avril.

Voilà, certes, le gage d'une série de salles combles.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Julien MONNET, éditeur responsable.

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO & Cie.

Albert DUPUIS, successeur.